

Kiptchak, dans leur province de Kharezm, aient admis un empiétement de la loi religieuse sur la loi civile, et que musulmans, ils aient maintenu la loi civile et l'aient même mise au-dessus de la loi religieuse. L'admiration d'Ibn Batoutah pour la législation de Kharezm, lui qui maudit le Yassak, prouve évidemment que l'introduction du kadhi et de ses clercs au ya-men, au tribunal laïque, est une conquête sur le vieil esprit politique mongol, une concession arrachée au Sultan; jamais un Yelvadj ou un Djouveïni, si musulmans qu'ils fussent, ne l'eussent consentie.

On le vit bien en Transoxiane, où les choses tournèrent mal. Soit lassitude, soit entraînement, le sixième successeur de Djagataï, sultan Borak Khan, s'était converti, sous le nom de Guyass Ed-Dine, « le premier des descendants de Djagataï Khan qui eut le bonheur de voir la lumière de la Foi ¹ ». L'opposition fut si vive que son successeur, sultan Nikbaï Bigui Khan, dut renoncer publiquement à l'Islam, revenir officiellement au vieux tolérantisme, à la neutralité laïque des Mongols. Chose inouïe, unique dans les annales de l'Islam, chose monstrueuse, de 1270 à 1320, date de la conversion de sultan Tharmachirine Khan, la pieuse Transoxiane, Bokhara la Noble, Bokhara la Sainte, restèrent soumises à des souverains apostats; dans le pays de Madj Ed-Dine, et du furieux martyr Nedjm Ed-Dine, entre tant de milliers de moines, il ne s'en trouva pas un pour appeler le peuple aux armes contre les tyrans djagataïdes, relaps et doublement infidèles. L'Église de nouveau s'effaça, transigea, accordant des concessions incroyables, comme l'oraison en turc, ce qui reviendrait, pour des catholiques, à concéder la Bible en français; en 1325, après sa conversion, le bigot Tharmachirine faisait encore ses dévotions en langue vulgaire ², mais il n'est

1. Abou'lghazi, p. 150, texte, 159, trad.

2. « Nous assistions aux prières, en compagnie du Sultan... Il s'asseyait

plus question de prier en persan comme aux premiers temps de l'apostolat. Auprès des Iraniens, l'Islam a cause gagnée; c'est parmi les Iraniens de vieille souche que se forme une prélature héréditaire, qui tient en mains toute la haute société policée des villes; en Fergana, c'est la famille Sitadji, descendant du poète et de l'exégète Djemal Ed-Dine Sitadji (mort à Khodjend en 1242); ce sont les Khavend de Bokhara, Fakhr Ed-Dine Khavend, Mollah Tadj Ed-Dine Khavend (mort en 1329); on commence à leur donner le titre de *Sadr-i-Cheriat*, « Président de la Loi religieuse », sous lequel ils deviendront plus tard les maîtres des corps, comme ils le sont déjà des consciences. Deux siècles après cette époque où des princes apostats gouvernaient la Transoxiane, le voyageur anglais Jenkinson écrit qu'à Bokhara, le Sadr-i-Cheriat est plus que le roi ¹; la vieille capitale religieuse sous l'islamisme est redevenue la république théocratique, comme elle l'était au temps du magisme. Au xiv^e siècle, la toujours iranienne Bokhara était bien déchue: « Le maudit Tenkiz (Gengiskhan), le Tatar, l'aïeul des rois de l'Irak, l'a dévastée. Ses mosquées, ses collèges et ses marchés sont ruinés, à l'exception d'un petit nombre. Ses habitants sont méprisés; leur témoignage n'est pas reçu à Kharezm, ni ailleurs, à cause de leur réputation de partialité, de fausseté et d'impudence » ²; mais au milieu de ce mépris universel du siècle, la religion gardait mainmise sur les âmes. « Nous logeâmes dans le faubourg de Bokhara nommé *Feth Abad* (le séjour de la victoire), où se trouve le tombeau du Cheikh, du savant, du pieux et dévot Seïf Ed-Dine Al Bakharzy; il était au

pour réciter les louanges de Dieu, en langue turque, après la prière de l'aurore jusqu'au lever du soleil. » (Ibn Batoutah, t. III, p. 36.) Les Arabes avaient accordé la prière en iranien (voir plus haut, p. 125). Mais c'était comme moyen d'apostolat, et à une époque où la liturgie musulmane n'était pas encore faite.

1. Jenkinson, p. 239.

2. Ibn Batoutah, t. III, p. 22.

nombre des grands saints. L'ermitage qui porte son nom et où nous descendîmes est considérable. Il jouit de legs importants, à l'aide desquels on donne à manger à tout venant. Le supérieur de cet ermitage est un descendant de Bakharzy; c'est le pèlerin, le voyageur Yahia (Jean) Al Bakharzy. Ce cheikh me traita dans sa maison, et y réunit les principaux habitants de la ville. Les lecteurs du Coran y firent une lecture avec de belles voix; le prédicateur fit un sermon, et on chanta des chansons turques et persanes d'après une méthode excellente. Nous passâmes en cet endroit une nuit admirable, et qui peut compter parmi les plus merveilleuses. J'y rencontrai le jurisconsulte, le savant et vertueux *Sadr-ech-Cheriat* — Président de la Loi religieuse — qui revenait de Hérat¹. » On voit clairement le pouvoir du Sadr; c'est celui de nos évêques à l'époque mérovingienne et carolingienne; les diocèses s'étendent au loin; celui de Bokhara va jusqu'à Hérat. Sous la protection du Yassak et la bonne garde du gendarme mongol, le Président du Chériat peut conspirer, sans crainte, avec les âmes. L'évêque musulman gouverne dans l'ombre ses communautés, gère et administre en sûreté les revenus, sans cesse grossis par la piété des fidèles, la caisse noire de l'Islam, le bien d'Église et de mainmorte; à côté de lui, dans les abbayes, sur la place publique, au fond des ruelles tortueuses, dans les campagnes, sur les routes, partout, de près et de loin, le Pir commande à ses légions de moines, soldats de la foi, rompus par la discipline ascétique au dévouement furieux, à l'obéissance aveugle et passive.

Soit en 1320, avant son élévation sur le feutre blanc, soit en 1322, un an après son couronnement, le dixième successeur de Borak, Tharmachirine, sultan de Transoxiane, fit publiquement profession d'islamisme et prit le nom

1. Ibn Batoutah, t. III, p. 27, 28.

d'Ala Ed-Dine, « Exaltation de la Foi ». Ce n'était pas un tiède comme son aïeul Borak, toujours hésitant entre la religion et la politique, mais une âme tendre et fervente; Tharmachirine se jeta dans l'Islam à corps perdu; à cette passion, il perdit le trône et la vie, tant la religion était encore vacillante en cette terre de Transoxiane où les Arabes l'avaient plantée depuis cinq siècles et plus. Tharmachirine s'était donné tout entier; son aumônier, l'Iranien Hossam Ed-Dine — les Turcs l'avaient surnommé dans leur langue *iagui*, « l'étranger », et aussi « l'ennemi¹ », — était maître de son âme; publiquement, au milieu de ces Turcs et de ces Mongols si fiers de leur nation, si attachés à leur Yassak, cet Iranien, cet « étranger » admonestait le descendant de Djagataï et de l'Empereur Inflexible, lui imposait le Chériat : « Il ordonnait au sultan d'agir conformément à la loi, et lui défendait de commettre des actes illégaux ou tyranniques². Il lui parlait avec dureté; le Sultan se taisait et pleurait³. » Ibn Batoutah, tout glorieux d'avoir vu, raconte une de ces scènes qui crevaient le cœur aux Turcs : « J'assistai un jour à la prière de l'après-midi, et le Sultan ne s'y trouva pas. Un de ses pages vint avec un tapis, qu'il étendit en face du *mihrab*⁴, où le prince avait coutume de prier. Il dit à l'Imam Hossam Ed-Dine Al Iagui : Notre maître veut que tu l'attendes un instant pour la prière, jusqu'à ce qu'il ait achevé de faire ses ablutions. L'imam se leva et dit en persan : La prière est-elle pour Dieu ou pour Tharmachirine? — Puis il ordonna au mouezzin de réciter le second appel. Le Sultan arriva lorsque l'on avait déjà terminé deux génuflexions. Il fit les deux dernières derrière tout le monde, il les fit dans l'endroit

1. « L'Imam Hoçam Ed Din Alyaghi. » (Ibn Batoutah, t. III, p. 36.)

2. C'est-à-dire non conformes au Chériat.

3. Ibn Batoutah, t. III, p. 37.

4. Niche orientée vers la Kaaba; c'est la place de l'imam.

où les fidèles déposent leurs sandales, près de la porte; après quoi la prière publique fut achevée, et il accomplit seul les deux genuflexions qu'il avait passées. Puis il se leva, s'avança en souriant vers l'imam pour lui prendre la main, et s'assit en face du mihrab. Le cheïkh et imam était à son côté, et moi, j'étais à côté de l'imam. Le prince me dit : Quand tu seras retourné dans ton pays, racontes-y qu'un *fakir*¹ persan agit de la sorte avec le sultan des Turcs². » A la fin, les Turcs se fâchèrent de voir leur roi national sous la férule d'un moine mendiant iranien. La menaçante mainmorte commençait à les inquiéter; dans le Kharezme plus complètement islamisé que la Transoxiane, les fondations pieuses envahissaient leurs fiefs et leurs alleux; Ibn Batoutah en trouve à chaque pas; c'est l'ermitage près du mausolée de Nedjm Ed-Dine Koubra — le saint homme tué par les Mongols à la prise d'Ourguendj, — « où l'on sert de la nourriture aux voyageurs »; c'est l'ermitage « dont le supérieur est le pieux, le dévôt Djelal Ed-Dine le Samarcandais, un des hommes les plus pieux qui existe, et qui nous fit grande chère »; c'est ce « collège tout neuf, où il ne se trouvait encore personne », et dont le recteur et kadhi traita magnifiquement Ibn Batoutah : « J'entrai en sa compagnie dans son salon, qui est un des plus magnifiques que l'on puisse voir; il était décoré de superbes tapis; ses murs étaient tendus de drap; on y avait pratiqué de nombreuses niches, dans chacune desquelles se trouvaient des vases en vermeil, et des verreries de l'Irak³. » La jalousie avivait les inquiétudes de ces Turcs, même de ceux qui étaient vieux musulmans; les Tarkhans, croyants de la veille, voulaient bien faire leur salut, mais sans que l'Église touchât à leurs terres. La

1. Moine mendiant, littéralement « pauvre ».

2. Ibn Batoutah, t. III, p. 8.

3. *Id.*, t. III, p. 39.

révolte nationale emporta l'Islam et le Chériat avec Tharmachirine. Ce fut dans l'Inde qu'Ibn Batoutah apprit les nouvelles de la révolution; il la raconte avec une pieuse émotion, le cœur serré par l'infortune de ce bon sultan qui, deux années avant, poussait la déférence pour son caractère religieux jusqu'à lui passer, de ses royales mains, les manches de sa pelisse, « marquant ainsi son humilité, sa vertu et sa charité¹ ». Ce fut de la chrétienne Almalik que partit le mouvement qui mit à bas le représentant du bigotisme, emporta ce Ture qui se laissait morigéner par un moine étranger. Il ne semble pas que l'Église musulmane ait rien tenté contre une révolution à laquelle la noblesse musulmane turque elle-même, encore tout imprégnée de loyalisme national, prit part sans hésitation et sans scrupule; l'islamisme iranien et démocratique de Transoxiane courba la tête et humblement abandonna Tharmachirine : « Deux ans après mon arrivée dans l'Inde, nous apprîmes que les principaux de ses sujets et de ses émirs s'étaient réunis dans la plus éloignée de ses provinces qui avoisinent la Chine². C'est là que se trouvait la plus grande partie de ses troupes. Elles prêtèrent serment à un de ses cousins nommé Bouzoun Oghlou... Bouzoun était musulman, mais c'était un homme impie et méchant. Les Tartares le reconnurent pour roi et déposèrent Tharmachirine, parce que ce dernier avait agi contrairement aux préceptes de leur aïeul commun, Tenkiz (Gengiskhan) le Maudit... Tenkiz avait composé un livre contenant ses lois, qu'ils appellent *Al Yassak*... Parmi ses préceptes, il y en a un qui leur commande de se réunir une fois par an;... le sultan Tharmachirine avait mis fin aux jugements prononcés ce jour-là et supprimé la coutume de cette réunion³. » L'impie

1. Ibn Batoutah, t. III, p. 39.

2. C'est Almalik. Voir plus haut, p. 408.

3. Ibn Batoutah, t. III, p. 40-41.

Bouzoun rétablit les libertés turques et le Parlement annuel sans que personne en Transoxiane osât bouger; avec horreur, Ibn Batoutah parle de sa tyrannie; avec joie, il montre les menées souterraines de l'Islam, des moqueries, des confréries, contre le monstre du tolérantisme :

« Lorsque ce prince se fut emparé de la royauté il tourmenta les musulmans, traita injustement ses sujets, et permit aux chrétiens et aux juifs de réparer leurs temples. Les musulmans gémissaient, et attendaient impatiemment que quelque revers vint attendre Bouzoun ¹. » C'est dans le pays iranien par excellence, en Khorassan, que l'Église musulmane ourdit sa trame. Un prétendant évincé une première fois, Khalil, servit d'agent à l'Islam, proposa le coup au sultan gouride de Hérah, Hussein, fils de Guyas Ed-Dine, lui offrant « de partager avec lui son royaume, lorsqu'il en aurait fait la conquête. Le roi Hussein fit partir avec lui une armée considérable... Lorsque les émirs musulmans apprirent l'arrivée de Khalil, ils lui firent leur soumission, et lui témoignèrent leur désir de combattre les infidèles. Le premier qui vint le trouver fut Ala-El-Mouk Khodavend Zadeh, prince de Termiz. » Livrer Termiz, c'était livrer la clef de la Transoxiane à une armée venant du sud; Khalil fit du traître son premier ministre; Bouzoun trahi tomba entre ses mains. L'Islam, même victorieux, était si peu sûr des Turcs dont la défection assurait son triomphe, que pour mettre Bouzoun à mort, Khalil observa scrupuleusement le cérémonial du Yassak. Il le fit étrangler avec une corde d'arc, « car c'est la coutume, chez ces peuples, de ne faire périr les fils de rois que de cette façon ² ».

Dans leur premier enivrement, les musulmans vainqueurs coururent sus à la chrétienne Almalik et à la Pentapole

1. Ibn Batoutah, t. III, p. 47.

2. *Id.*, t. III, p. 48-49.

païenne. Un instant, les zélés de l'Islam purent trancher en maîtres dans le vieux pays turc; Khalil « s'avança jusqu'à la frontière du Khitaï et de la Chine, et conquiert les villes de Karakoroum et de Bichbalig ¹ ». Le dernier empereur mongol de Chine, Toghon Timour (son nom chinois est Chun-Ti), si pressé qu'il fût par la révolte nationale de ceux qui allaient fonder la dynastie des Ming et rendre la Chine aux Chinois, trouva une armée pour défendre la Pentapole, la suzeraineté de Pékin, et les droits des Gengiskhanides en Turkestan et en Transoxiane. Khalil recula; le parti national turc, se sentant appuyé, se révolta contre le traître, ce vizir Khodavend Zadeh qui avait vendu à l'Église les droits des Tarkhans; Khalil lui-même ne se crut pas assez fort pour le soutenir, le rappela d'Almalik et le fit mettre à mort. Les gens du Khorassan intervinrent, et l'Église abandonna Khalil, désormais compromis avec les nationaux et les tièdes : « Les troupes musulmanes ne le secoururent pas, et le jugèrent rebelle à son bienfaiteur ². » Khalil tombé, les Djagataïdes d'Almalik reprirent la main haute en Transoxiane (1347). Encore une fois l'Église transigea, louvoya; elle voyait bien qu'elle avait partie gagnée et que le meilleur était de ne rien brusquer; si peu musulmans de politique, de cœur et de pensée que fussent les souverains djagataïdes et les hobereaux turcs, ils l'étaient devenus de fait et de nom; l'Église jugea que la forme emporterait le fond et prévint juste. En matière de conscience, de mœurs, de vie mondaine, l'Islam transoxianais céda, se fit tout à tous, humble et patient avec le siècle; il consentit à ces Turcs leurs appétits brutaux, leur vie de crapule et de violence, il les laissa boire et s'enivrer comme des païens,

1. Il s'agit du nouveau Karakoroum, celui d'Ogodaï. Bich Balig signifie « les Cinq Villes », c'est à la fois le nom du pays et de la capitale.

2. Ibn Batoutah, t. III, p. 50 et 51.

s'empiffrer de chairs impures à leurs festins, converser publiquement avec leurs femmes dévoilées; il toléra les assemblées, les peintures et la représentation des visages humains, les lectures profanes et les sciences séculières; mais peu à peu, il s'insinua dans les âmes. Cependant le domaine de l'Église s'enflait; les fondations pieuses, les legs dévots grossissaient, d'année en année, le bien de mainmorte et la caisse noire. De jour en jour la puissance de l'Église musulmane devint plus évidente, l'alliance avec elle apparut plus décisive aux ambitieux et aux avisés; elle n'avait qu'à patienter pour régner; humblement elle attendit le prétendant que Dieu susciterait pour se donner à lui.

C'est dans le pays des controverses et des religions, dans l'Iran mystique et métaphysicien, que l'Islam allait trouver son meilleur terrain de lutte contre le tolérantisme des barbares touraniens; dans cette fournaise d'Iran la froideur religieuse des Turcs et des Mongols finit par s'échauffer. La conversion rapide des Mongols de Russie, due en partie à leur isolement, et en partie aux intrigues politiques de Bibars, se fit sans bruit, sans lutte; d'ailleurs, la plupart des habitants directement soumis aux Mongols dans les steppes, gens de même origine que la plupart d'entre eux, parlant la même langue, et qu'on ne tarda pas à confondre avec les conquérants, étaient déjà musulmans au moment de la conquête; il suffit de jeter un coup d'œil sur le vocabulaire kiptchak recueilli en 1303, pour reconnaître, aux mots arabes et persans qu'il contient, une langue parlée par des musulmans ¹.

En Perse, limitrophe de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie, déjà vieilles terres islamiques au XIII^e siècle, et tou-

1. *Codex Cumanicus*.

chant de l'autre côté à la Chine par l'entêtée Transoxiane et la mécréante Almalik, la lutte religieuse entre l'Islam et l'infidélité s'aviva de toutes les haines allumées par la traditionnelle lutte nationale entre Iran et Touran.

Pour le sectaire iranien, le mécréant mongol n'était pas seulement un infidèle, mais un Touranien, l'ennemi héréditaire. On le vit bien, plus tard, lorsque l'Islam orthodoxe eut triomphé en Touran; l'Iran, du coup, se fit hérétique.

Après sa croisade contre le khalifat, Bagdad prise, le khalife mort, Houlagou croyait si bien avoir maté l'Islam qu'il demanda des consultations à ses docteurs. Au milieu des décombres ensanglantés, dans Bagdad même, dans le collège de Mostansir qui avait été épargné, un juriste canonique, Razi Ed-Dine Ali, rendit la sentence, et déclara dans les formes, par *fetva* ¹, que « l'infidèle, quand il est juste, est préférable au croyant, quand il est injuste ». Que le *fetva* de Razi Ed-Dine soit un texte inventé par les Mongols pour justifier leur politique, ou qu'il ait été authentiquement rendu, peu importe; il a été accepté dans le monde musulman loyaliste, puisqu'il est cité par deux musulmans, Ala Ed-Dine Ata Melik Djouveïni et Rachid Ed-Dine, tous deux serviteurs dévoués de l'empire et de la dynastie mongole. Le système mongol de gouverner hors de toute Église et au-dessus de toutes les Églises est rigoureusement suivi par Houlagou; on en voit un exemple frappant dans l'affaire de Tekrit, où, sur la réclamation des musulmans, Houlagou leur restitue la cathédrale chrétienne et châtie durement les chrétiens, mais nomme en même temps un chrétien gouverneur de la ville ².

1. *Fetva* : décision juridique, réponse à une consultation de droit; décision donnée par le *Mufti* docteur canoniste, en termes généraux, et applicable à tous les cas analogues. Le *fetva* crée un précédent.

2. Abou'l Faradje, p. 571-573, et Chabot, *Histoire de Mar Jabalaha III, Patriarche des Nestoriens*, p. 33 (pour une deuxième affaire à Tekrit).